

**PAUL MARIÉTON**

**La Terre provençale**

**JOURNAL DE ROUTE**

*À MA MÈRE*

*est dédié ce livre*

*qui m'a souvent éloigné d'elle.*

M.

### **AVANT-PROPOS**

Sous ce titre, sans doute, ambitieux, La Terre provençale, je rassemble aujourd'hui mes impressions de trois récents voyages dans la vallée du Rhône et sur le Littoral. Au cours du premier, j'ai noté çà et là, et pour moi seulement, quelques sensations printanières d'un pèlerinage que j'accomplis depuis tantôt dix ans à travers le pays des félibres. Le second est le résumé descriptif d'une tournée littéraire des Cigaliers dans le midi gréco-romain. Avec le troisième, qui constitue presque à lui seul tout le livre, j'ai tenté, durant un mois, d'exprimer au jour le jour les émotions que m'inspiraient le paysage, les mœurs, l'histoire et le patriotisme régénéré des Provençaux.

La terre provençale, à vrai dire, n'est pas tout entière dans notre Midi maritime et rhodanien. La vallée de la Durance, le massif du Lébéron, le vieux comté patriote de Forcalquérois, la terre montagnaise, à la fois grecque et allobroge de Digne et de Sisteron, la Haute Provence, en un mot, méritait toute seule un pèlerinage. Je ne désespère pas de l'écrire, un jour. Mais la Provence classique suffirait à de plus légitimes ambitions. Notre côte d'azur connut sans doute les premiers Européens de l'histoire; Marseille fut le dernier rempart de l'hellénisme indépendant; la Camargue vit débarquer les premiers apôtres du Christ dans les Gaules; l'empire romain eut quelque temps son siège à Arles, sous Constantin, Avignon garda, 70 ans la Papauté; Carpentras fut, un des berceaux de l'Humanisme. J'ai dit avec amour toutes ces glorieuses filles du Rhône. Comme un Dieu éternellement jeune, au regard souriant et clair, Il court se mêler à l'océan d'harmonie, baignant dans une onde où se mirent les peupliers blancs, les oliviers, les saules, ses rives historiques qui ont vu passer avec leurs armées, Annibal, César, Constantin, Charlemagne, et, avec ses rêves, Napoléon. Il n'a pas, pour fixer son lit, les hautes parois du Rhin vert, à l'histoire farouche, du Rhin féodal et tragique, il n'a pas les bords tristes, la steppe illimitée du Danube gris, monotone, nomade comme les peuples qui s'éparpillent à son entour. Il est bleu et semblable au Nil dont il a le cours, le delta, la puissance, la haute histoire, et l'heureuse fécondité.

Ma vraie patrie à moi, c'est la vallée du Rhône. A partir de Lyon, le fleuve n'appartient plus aux brumes, il s'est fait latin et semble se hâter vers la mer. Si je ne suis pas né en pays d'Avignon ou d'Arles, du moins je suis Rhodanien. Le Rhône a élargi pour moi la patrie natale: il me rattache, Lyonnais, à la terre-élue de Provence. Lyon ne fut-il pas toujours la sentinelle avancée du Midi, le confluent modérateur des descentes du Nord...

Deux races conquérantes et assimilées, Allobroges et Latins se sont partagé l'esprit provençal, le vieil esprit ligure des Salyens et des Cavares. La persistance du premier élément n'est sensible qu'en Haute-Provence, jusqu'à la Méditerranée. Cependant plusieurs de nos maîtres, et des plus grands, ont cet atavisme de mélancolie, celle nature sans cesse altérée, qui est comme l'inconsciente nostalgie des Alpes.

C'est avec la conquête latine que la Provence terrienne connut l'administration. Sans doute elle s'était civilisée déjà au voisinage des Phocéens. Mais j'estime, à l'encontre d'un système nouveau, que leur réelle influence s'est bornée, dans la Gaule, en dehors de leurs colonies maritimes, à des transactions de commerce. Une architecture analogue de la terre hellénique et de la nôtre, une similitude, de mœurs et de climats ont favorisé ces méprises.

Ces problèmes ethnographiques appellent de longues études qu'on ne trouvera pas ici. La conformité du cadre naturel avec la littérature nationale, le contraste des vieilles mœurs avec la vie cosmopolite importée par l'étranger sur notre littoral tiennent, comme l'imprévu des rencontres, la plus grande place dans ce journal de route. Néanmoins, aux simples aperçus d'histoire des deux premières parties, à propos d'Arles et de Lérins, du Palais d'Avignon et des restes antiques de la provincia, j'ai fait succéder, devant quelques, ruines illustres, de plus larges tableaux du passé: la Provence des Ligures, sa colonisation par les Grecs et les Romains, les invasions sarrasines, le Royaume d'Arles, la part des Provençaux dans la guerre albigeoise, la civilisation du Midi et la transformation de son génie aux temps modernes. On voudra pardonner à l'inégalité de ces pages en faveur de leur sincérité. On reconnaîtra que l'auteur n'y a rien changé, alors même que repassant par la plupart des lieux, il y rappelait comme en un leitmotiv, des sensations déjà rendues; alors même que plusieurs des personnes citées avaient disparu de la scène ou changé de fortune.

Ces trois parties donnaient un aperçu de la vie lettrée en Provence; je les ai complétées par un exposé sommaire des manifestations et de l'influence sociale du Félibrige. Car ce ne sont point, comme on l'a cru, des idées arriérées que nous défendons, mais bien celles de l'avenir. Conservateurs nous sommes, pour être novateurs. Mais novateurs selon la tradition, c'est-à-dire classiques, nous réclamant de libertés imprescriptibles. Nous croyons aux droits du passé. Il a la force de l'exemple. Et la piété filiale est un devoir: elle engendre les saines vertus de l'art et de la vie, qui les font durer l'un et l'autre. Tout se transforme, mais tout s'enchaîne: Répudier sa province sous le faux prétexte de ne croire qu'à ce vague nationalisme moderne qui satisfait une indifférence égoïste, c'est répudier la raison. On ne s'attache pas fortement à ce qui est sans racines. En un temps où le patriotisme se meurt, nous l'avons régénéré dans sa source.

Mai 1890.

P. M.